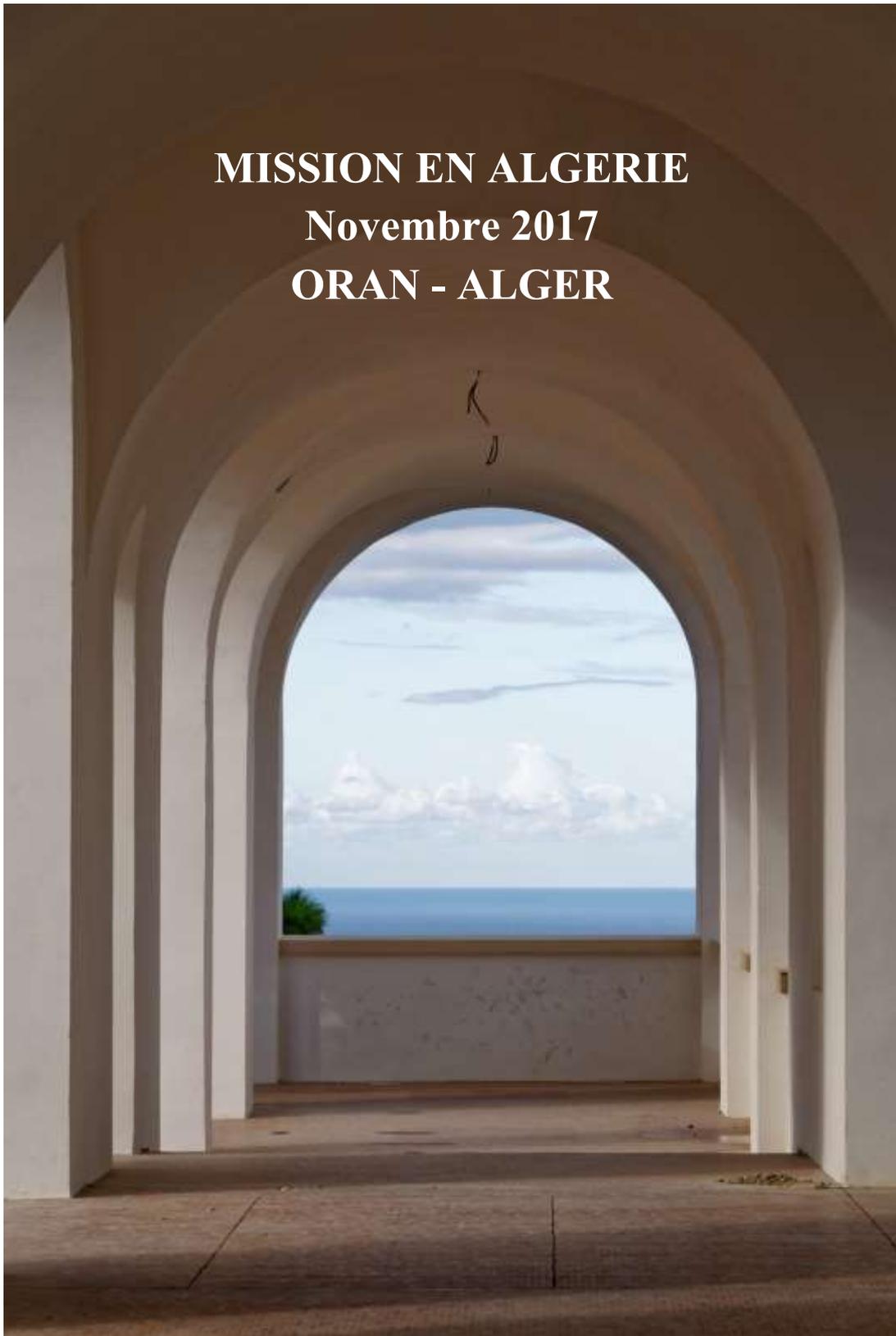


MISSION EN ALGERIE

Novembre 2017

ORAN - ALGER



Chrétiens de la
Méditerranée

Le réseau citoyen des acteurs de paix

Rapport de la mission en Algérie du 9 au 16 novembre 2017

Objet de la mission

L'Université d'Hiver « Paroles d'Algérie », qui s'est tenue à Marseille du 24 au 26 novembre 2016, a marqué les esprits des présents, simples participants ou intervenants. Une quinzaine d'invités, Algériennes et Algériens, sont venus parler de leur pays et d'eux-mêmes. Leurs paroles ont été fortes. Elles nous ont dit une Algérie aux prises avec des difficultés économiques et sociales, mais elles nous ont dit aussi l'espoir de temps meilleurs, une Algérie dont la force tient dans sa société civile, dans sa jeunesse et dans l'émancipation de la femme.

Cette Université a été marquée par un climat de fraternité, par la conscience forte d'une amitié qui ne s'est pas éteinte malgré les affres de notre histoire commune, marquée enfin par un avenir ouvert à tous les possibles.

En clôture de ces journées, Mgr Teissier nous avait appelé à poursuivre ce lien, à donner un lendemain à ce que nous avons commencé. C'est pourquoi nous sommes allés en mission de quelques jours, à quatre parmi les organisateurs de l'Université d'Hiver - Josette Gazzaniga, Annie Gontier, Jean-Marie Beaumier, Louis Boulanger - retrouver les intervenants à Oran et à Alger pour leur présenter les Actes et pour envisager la poursuite d'une relation concrète.

Remarque préliminaire

Les textes qui suivent sont la mise au net des notes prises au cours des divers entretiens et rencontres, enrichies par des informations orales. À la lecture, des imprécisions et des questions apparaîtront. Nous n'avons pas toujours eu le loisir de « creuser » davantage les sujets abordés, tant notre programme était chargé et, de ce fait, les entretiens denses et courts. Que le lecteur veuille bien être indulgent et se concentrer sur la richesse des rencontres et des informations rapportées.

Rédaction : *Jean-Marie Beaumier, Louis Boulanger*

Crédit photos : *Louis Boulanger*

I – ORAN

Jeudi 9/11/17 - Arrivée à Oran

Nous arrivons sur la terre algérienne dans la soirée par le vol de Marseille et nous sommes accueillis à l'aéroport par Bernard Janicot et Donatien. Donatien est malgache, étudiant en 6^{ème} année de dentaire. Il prévoit de retourner à Madagascar son diplôme en poche.

Dans la voiture, nous pressons de questions notre chauffeur au sujet de la ville d'Oran que nous ne connaissons pas. Nous découvrons une ville ayant une vie culturelle en effervescence : opéra, concerts, etc ; une vie associative qui explose depuis 2013, d'après notre interlocuteur. Bernard Janicot nous confirmera que, proportionnellement au nombre d'habitants, Oran est culturellement plus active et plus vivante qu'Alger. Le Centre Pierre Claverie participe à cette vie culturelle en organisant tous les mois une conférence suivie par un public d'habitues et le CDES, une fois par mois, tient un café littéraire. Celui du 17 novembre sera consacré à *Hiziya* avec les deux écrivains Maïssa Bey et Lazhari Labter que nous rencontrerons à Alger.

Nous arrivons au Centre Pierre Claverie pour dîner. Nous faisons la connaissance d'Annie, la maîtresse de maison, de Charles, un étudiant ougandais en 4^{ème} année de médecine, par ailleurs chef de chœur de la chorale étudiante de la paroisse, et d'une jeune doctorante en management.

Le Centre Pierre Claverie est situé dans ce que l'on peut encore appeler le centre-ville, en bordure de l'hyper-centre, la ville coloniale avec les beaux immeubles du début du XXe siècle.

Nous logeons, juste à côté, à l'hôtel Bel Air. Certains d'entre nous se sont transformés en plombiers, mais ceci étant, malgré les défaillances techniques, tout s'est bien passé. Le personnel de permanence était accueillant et le prix des chambres plus que raisonnable pour nos bourses.

Vendredi 10/11/17 – Le Centre Pierre Claverie et rencontre avec le Père Modeste



Nous avons rendez-vous le lendemain matin avec le Père Modeste, curé de la paroisse. Il est d'origine rwandaise, incardiné depuis 18 ans au diocèse de Versailles où il fut curé de Trappes. Il est ici en mission *Fidei Donum* depuis 2015, pour un mandat de 3 ans, renouvelable une fois. Il est assisté par le Père Thierry Becker, vicaire, qui fut vicaire général.

Le père Modeste se rend régulièrement à Béchar, ville de près de 200 000 habitants, pour visiter la petite communauté chrétienne de la ville, l'ancienne Colomb-Béchar, située à 800 km, à la limite nord-ouest du Sahara algérien.

Le Centre Pierre Claverie

Le Centre Pierre Claverie est à la fois le lieu de la paroisse et le lieu de résidence de l'évêque. Il comprend un premier bâtiment moderne que l'on découvre en face nous lorsqu'on arrive. C'est le siège de ce qui est appelée « la cathédrale », une vaste salle de culte en rez-de-jardin, très lumineuse,

de plusieurs centaines de places, avec, au fond, un espace de recueillement avec la tombe de Pierre Claverie, une salle de conférence attenante, et au premier étage, divers locaux d'activités, dont une bibliothèque pour les jeunes ; ce bâtiment est appelé à être restructuré pour augmenter la capacité d'hébergement du centre.



Un deuxième bâtiment plus ancien dont le pignon est surmonté d'une croix rappelle l'ancienne chapelle Saint Eugène, aujourd'hui désaffectée, dont l'entrée a été transformée en bureau d'accueil avec accès direct sur la rue. L'arrière de ce bureau s'ouvre sur une grande salle, le volume de l'ancienne chapelle, servant principalement à des réunions et à des festivités. En tournant autour du bâtiment, on descend vers une cour qui donne accès à un étage inférieur comprenant un petit salon, quelques chambres, la cuisine et la salle à manger. Lui font face, donnant sur cette même cour, le bâtiment de l'évêché et l'appartement de l'évêque.

La communauté

La communauté est principalement formée d'étudiants, essentiellement subsahariens, qui suivent des études jusqu'en Master 2, puis repartent. Il y a aussi quelques chrétiens du pays, des musulmans convertis et des agnostiques dans une démarche de baptême (une vingtaine). Une troisième catégorie est constituée par des migrants d'Afrique subsaharienne, anglophone, du Nigéria et du Libéria, et d'autres francophones du Congo, du Mali, de la Côte d'Ivoire, en majorité des personnes plutôt jeunes, âgés de moins de 50 ans.

La paroisse et les migrants

Les migrants qui arrivent en Algérie sont venus :

- 1) pour des raisons économiques. C'est le constat d'une vraie misère qui s'installe dans ces pays. On le sent de plus en plus.
- 2) pour des raisons de santé : on vient pour se faire soigner (rein, vessie, poumons...).
- 3) en raison de conflits avec la famille. Les possibilités de migration décident aujourd'hui les gens à partir.
- 4) en raison, enfin, du rêve occidental pour lequel certains, ayant des belles places, les quittent pour mieux.

Finalement, ces personnes sont ici dans une grande fragilité, sans argent. Déjà en arrivant à Tamanrasset, elles n'ont plus rien. Quand elles arrivent à Oran, le premier objectif est de se refaire une santé et de gagner de l'argent. Certains acceptent le retour mais en général, les adultes ou les mineurs isolés, sans rien, perdus, sont traumatisés par leur trahison familiale. Ils n'ont pas de papiers, sauf des « vrais faux passeports », pas de visa. Ils sont dans l'illégalité totale, souvent refoulés sur Tamanrasset ou le Niger.

Lorsqu'ils se refont une santé financière, ils essaient de partir vers l'Europe en passant par la Libye ou par le Maroc. Ils sont maintenus dans le rêve occidental par des clichés. Facebook y contribue d'une manière que l'on ne peut imaginer.

Les migrants, que ce soit à Oran, à Béchar et ailleurs, travaillent majoritairement sur des chantiers. Ils sont travailleurs. Ils se distinguent par leur qualité de service. Ils vivent de leurs muscles. L'image de migrants vivant de l'arnaque, de la drogue..., est une fausse image. Si de tels agissements existent, ce sont sans doute les faits de truands qui l'étaient déjà dans leurs pays. On a en tête cette terrible image des bateaux qui se croisent sur la mer, l'un pour fuir le fisc, l'autre pour fuir la misère.

Les migrants arrivent à vivre en famille avec des enfants nés sur place.

Les migrants sont en majorité des hommes mais les femmes seules sont captées par la prostitution. Elles découvrent cette réalité en arrivant en Algérie. Ce phénomène est accentué par la fragilité du statut de la femme en Algérie. Une femme seule ne pouvant pas louer un appartement, il est donc impératif de trouver un homme. C'est la réalité du proxénétisme. Les femmes qui ont eu des enfants, on les ramène au pays car l'enfant est un frein à la fuite.

Le réseau de la paroisse a œuvré pour que les femmes soient suivies jusqu'à l'accouchement et qu'elles puissent accoucher à l'hôpital. Les soins sont gratuits. Cette action est celle d'associations comme l'association APROSCH Chougrani (actions par rapport au droit sexuel des femmes), Médecins du Monde, Caritas... Il faut ajouter que les femmes qui arrivent sont en mauvaise santé et ont peur de l'hôpital, elles arrivent en craignant un prélèvement d'organes (ce qui n'est pas avéré).

Le diocèse a créé un petit local pour permettre à des femmes de pouvoir parler, « le jardin des femmes », lieu de paroles, animé par une sœur qui accompagne les prises en charge par l'association Chougrani et Médecins du Monde.

Au niveau de la paroisse, un groupe d'accueil des migrants a été créé (le GAM). Il regroupe des personnes tels les prêtres de la paroisse, quelques médecins, migrants eux-mêmes, des sœurs, quelques infirmières... qui se réunissent régulièrement. Les principales actions portent sur : 1) la situation des mineurs ; 2) les demandes de retours volontaires au pays ; 3) la traite des femmes ; 4) l'accompagnement des prisonniers : dans la prison (jusqu'à Béchar pour le P. Modeste) et en dehors de la prison ; 5) les migrants malades, notamment le règlement des ordonnances, les liens avec la famille, la mise en contact avec des médecins...

Le GAM est piloté par le Père Thierry Becker. Oran compte environ 2 millions hab. (chiffre très approximatif) et 7 à 8 000 migrants.

Les ressources financière de la paroisse d'Oran proviennent essentiellement des quêtes qui servent à alimenter le GAM pour couvrir des sollicitations d'avocats ou de médecins, notamment. La question de l'arbitrage se pose parfois car les ressources sont limitées : « *cinq pains et deux poissons* ». Les contacts avec les responsables des communautés permettent parfois de trouver des solutions, comme aider à trouver un logement ou, dans le cas de décès, à aider au rapatriement du corps car, en principe, seuls sont enterrés les indigents. Le groupe doit assumer toutes les frustrations, celles de ne pouvoir répondre à toutes les détresses, celles aussi issues d'erreurs de diagnostics par rapport à la santé de gens dont la fragilité est beaucoup plus grande que ne le laissent voir les apparences. Le groupe tient par un travail régulier de relecture et de discernement.

Ce qui s'impose est que la paroisse ne peut pas agir seule. On est dans une paroisse de pauvres : 1) on ne peut pas tout faire ; 2) on essaie d'associer le maximum de gens ; 3) les migrants constituant la majorité des paroissiens, il n'est pas possible de fermer les yeux sur cette réalité.

Cette réalité est complexe ; elle demande beaucoup d'énergie. Sans les Algériens, il ne serait pas possible de faire grand-chose. Médecins du Monde fonctionne avec des Algériens.

Vendredi 10/11/17 – Messe

Messe très vivante et priante présidée par le Père Modeste, animée par la chorale étudiante, aux rythmes africains. Les lectures sont faites en français et en anglais (l'Évangile est lu par une laïque). Le sermon du Père Modeste est repris en anglais par le père Thierry Becker. Les paroles des chants sont projetées en vidéo sur le mur derrière l'autel. Notons que le vendredi est la messe du dimanche, jour non travaillé en pays musulman, ce qui n'exclut pas la messe du dimanche à la paroisse, mais avec beaucoup moins de monde. Nous notons la présence de quelques musulmans amis, ce qu'on remarquera aussi à Alger.



Vendredi 10/11/17 – Visite du chantier de réhabilitation de N.D. de Santa Cruz avec Mgr Jean-Paul Vesco, évêque d'Oran

Nous avons eu la grande chance de visiter le chantier avec Mgr Vesco, revenu d'Alger pour nous rencontrer avant de repartir pour Tunis pour participer à une conférence des évêques d'Afrique du Nord. Il nous a accompagnés quasiment tout un après-midi sur ce chantier qu'il suit de très près et dont les échafaudages n'ont plus de secret pour lui.

Avant de se quitter, Annie Gontier lui a remis la médaille de N.D. de la Garde de la part du recteur, Olivier Spinoza.

N.D. de Santa Cruz est une basilique construite sur les hauteurs d'Oran, magnifique point de vue sur la ville. Elle est surplombée par le fort de Santa Cruz construit par les Espagnols au XVI^e siècle sur le mont Murdjarjo, au sommet duquel se trouve le mausolée d'un des protecteurs de la ville, Moulay Abdelkader.

<http://www.santacruz-oran.com/>

Quelques dates :

- 1850 : construction d'une petite chapelle dont il reste la trace de l'implantation, édifée après la terrible épidémie de choléra de 1849, puis rebâtie en 1851 après l'effondrement de la voute.
- 1873 : construction de la tour surmontée de la Vierge.
- 1950-1959 : construction de la basilique actuelle.
- 2016-2018 : réhabilitation de la basilique.



L'ambition affichée des travaux de réhabilitation, telle que présentée sur le site Internet, est de « rendre sa dignité et sa beauté à cet élément du patrimoine culturel et historique de l'Algérie. Donner vie et sens à un espace qui est un lieu de mémoire partagé et porteur d'un avenir réconcilié. Permettre aux Oranais d'aujourd'hui de s'appropriier le site de Santa Cruz et d'en faire un véritable lieu de rencontres de personnes, de cultures et d'époques. »

Les acteurs du projet

La maîtrise d'ouvrage : Le Wali d'Oran a demandé à l'Association Diocésaine d'Algérie (ADA), association de droit algérien, de conduire la restauration de Notre-Dame de Santa Cruz. Fonctionnellement, cette responsabilité est déléguée à l'Évêque d'Oran.

L'assistance technique à la maîtrise d'ouvrage : L'Association ARENDA, association de droit français, apporte son concours à l'Association Diocésaine d'Algérie. La réunion des compétences de l'ARENDA et de l'ADA a assuré la réussite des restaurations des basiliques Notre-Dame d'Afrique et Saint-Augustin à Annaba (Hippone).

La maîtrise d'œuvre : Elle est confiée à Xavier David, architecte et historien de l'art (cabinet X. David, G. Le Dû à Marseille), qui associe un architecte algérien au suivi quotidien des travaux de restauration de Notre-Dame de Santa Cruz.

L'entreprise de travaux : Les travaux sont réalisés par l'entreprise Girard, experte en rénovation de monuments historiques, qui a déjà assuré les restaurations de Notre-Dame d'Afrique et de Saint-Augustin à Annaba. L'essentiel du personnel employé sur le chantier est composé de professionnels algériens formés lors des précédents chantiers.

Un chantier-école : Dans le cadre d'un projet pédagogique, de jeunes apprentis algériens de Sidi el Houari sont formés aux métiers de la restauration de monuments historiques. Ce chantier-école est mené en collaboration avec l'association « Santé Sidi el Houari » (SDH) à Oran.

Projet étudiant avec Santa Cruz

Le **Groupe Lumières d'Oran** du 17 au 24 Décembre 2016

« Sans que l'on ne s'en rende compte, nous étions en train de vivre une expérience humaine incroyable, fondatrice de notre projet » Groupe Lumières d'Oran » (extrait du site).

Du 17 au 24 décembre dernier, un groupe d'étudiants lyonnais a séjourné à Oran pour y venir promouvoir des valeurs interculturelles autour du lien franco-algérien, sous-tendu par le programme de restauration du site de N.D. de Santa Cruz Oran. Accueillis par Mgr Vesco et dix étudiants oranais, les étudiants lyonnais ont découvert ce qu'est l'accueil algérien, la richesse du patrimoine de la ville d'Oran, la place de la religion dans la société. Ils ont dialogué avec des étudiants et des enseignants lors d'une belle rencontre à l'Université.

Chaque thématique a été, pour eux, un pas de plus dans leur compréhension de la culture algérienne. La richesse de leur voyage, hormis la découverte d'un pays et d'une culture, a été la rencontre avec les Algériens dont l'ouverture d'esprit et la générosité ont été pour eux de véritables leçons de vie. Leur présence aura été un superbe témoignage d'un message plein d'espoir. Leur rencontre avec les étudiants subsahariens a été un beau moment de convivialité et l'occasion de dialogues et d'échanges avec ces étudiants porteurs d'autres cultures que la leur. En charge d'un projet d'école « Lumières d'Oran », ce groupe d'étudiants a organisé le 10 juin 2017 à Lyon l'événement « Un pas vers l'autre » qui avait pour but de refléter en France ce que ses membres avaient vécu en Algérie : le partage, l'accueil et la rencontre. Ce sera aussi l'occasion de faire découvrir aux dix étudiants oranais leur ville et leur culture.

Huit étudiants de cette même école ont séjourné à Oran la semaine de Pâques 2016 dans le cadre du programme de rénovation du site de N.D. de Santa Cruz.

Les groupes accueillis ont bien fonctionné car les jeunes se connaissaient déjà, condition essentielle pour la réussite de ce type d'échange. Un des objectifs du voyage était aussi de permettre aux jeunes étudiants de prendre du recul pour favoriser une réflexion sur leur avenir.

Vendredi 10/11/17 – Rencontre au CDES avec des universitaires

Nous nous retrouvons au CDES, autour d'une table, avec les invités de Bernard. Nous commençons en dégustant et en appréciant ce que nos amis avaient préparé, feuilletés, gâteaux... Etaient présents :

- **Omar Tcham** : Maître assistant à l'École Supérieure d'Économie d'Oran, doctorant en sciences économiques. Omar s'intéresse à la fuite des cerveaux en Algérie.
- **Abd el Kader Lakjaa** : Sociologue de l'Université d'Oran. Travaille sur la sociologie de la jeunesse, sur les activités informelles en marge de la société, notamment sur la problématique des déchets à Aïn Témouche.
- **Leïla Tennici** : responsable de l'antenne Sophia du CDES. Doctorante en philosophie (travaille sur Foucault et Derrida).
- **Omar Aouab** : Collaborateur du CDES. A terminé un master en philosophie et analyse stratégique (l'homme et la machine).
- **Belkacem Benzenine** : Spécialiste en sciences politiques. S'intéresse au quota de femmes dans la sphère algérienne et plus généralement au Maghreb.
- **Medhi Souiah** : Maître de conférences en sociologie. Chef du département sociologie de l'Université d'Oran. Travaille sur la thématique de la cidadinité et l'urbanité. Pilote un projet de recherche sur les changements sociaux. Plus anecdotique : petit-fils du premier préfet d'Oran de l'Algérie indépendante.
- **Benabou Senouci** : Professeur d'Université à Oran. Travaille sur les problématiques d'énergie et de transition énergétique. Fondateur de l'École Supérieure d'Économie d'Oran. Responsable de 2 Masters : Efficacité énergétique et économie numérique.
- **Sofiane Belkacem** : Licence et DEA en gestion. Permanent au CDES, chargé de comptabilité et de gestion.
- **Bernard Janicot** : directeur du CDES d'Oran.

La question des femmes

De plus en plus de femmes sont dans la fonction publique. Dans le domaine économique, elles représentent 15 à 17%, mais on constate des inégalités avec les hommes. C'est la question de leur intégration dans la société qui est posée. Cependant, la situation des femmes a connu beaucoup de changements ces dernières années. Elles sont aujourd'hui présentes dans des assemblées d'élus (27% de femmes élues au Parlement, suite à la modification de la constitution en 2008 et la loi sur les quotas), beaucoup plus qu'au Maroc ou qu'en Tunisie.

On compte globalement 65% de femmes dans les Universités algériennes, avec même un taux de 70% à Oran. Inévitablement, on se demande où sont passés les hommes. Les formations économiques ont leur préférence. 70% du personnel administratif sont des femmes. Par ailleurs, on observe aussi une féminisation de l'immigration.

Dans les années 70, on pensait que l'économie allait changer la société. L'économie s'est effectivement développée mais très peu du fait de la culture algérienne. C'est une bonne chose d'imposer des quotas mais la lourdeur culturelle est toujours bien présente. Il faut arriver à sortir de cette dualité tradition-société. Cela mériterait une étude anthropologique.

Les chiffres montrent que la femme est exclue de la sphère industrielle. En revanche, elle investit les secteurs de l'éducation, de la santé et de la police.

Le travail des femmes est lié aux possibilités d'accueil des enfants. Les crèches privées sont florissantes mais chères, donc nécessitant des moyens suffisants de la part des familles. La garde à domicile s'est développée, mais de façon informelle car non encadrée. Au niveau de l'école, la scolarité est obligatoire à partir de 6 ans. En dessous de cet âge, il y a des structures préscolaires (l'équivalent des Maternelles), ce qui est nouveau en Algérie. Cependant, les places sont encore très limitées. La mise en disponibilité est possible dans la fonction publique pour élever un enfant jusqu'à l'âge de 5 ans.

La politique locale

Une question qui revient souvent est « À quoi sert un maire ? », car une mairie a peu de compétences. Le maire est surtout aux ordres du Wali (le préfet). Il y a dans les faits une mainmise des préfets sur la gestion communale. Le salaire du maire n'est pas motivant, il est peu élevé et il est fonction du nombre d'administrés. Malgré cela, la Commune reste une entité qui compte pour les citoyens et pour laquelle il y a une demande d'évolution. Il faut noter que ce sont les élections communales qui mobilisent le plus les votants.

La politique énergétique

Le cycle énergétique est basé uniquement sur les énergies fossiles, le gaz et le pétrole. Les énergies renouvelables sont encore très marginales. Elles restent à développer ainsi que l'efficacité énergétique.

Le niveau de production d'énergie primaire était jusque-là calé sur les besoins financiers (la rente). Or, cela pose problème car, actuellement, la production et le cours du baril sont en baisse et la consommation à la hausse. De plus, la production anarchique de l'extraction du pétrole est une catastrophe environnementale. Le risque de pollution de la vaste nappe fossile albienne qui englobe la Libye, la Tunisie et l'Algérie, et dont la plus grande part se situe en Algérie, est réel. Tout passager d'un avion peut en faire facilement le constat.

Les réserves de pétrole sont estimées à 20-30 ans (c'est-à-dire demain à une échelle macro-économique) et celles du gaz à environ 60 ans. On ne prépare pas le futur. On ne parle pas de l'exploitation de la biomasse et les énergies renouvelables sont peu développées (solaire photovoltaïque et solaire thermique) en raison d'un prix actuel de l'énergie trop bas et en l'absence d'incitations financières, notamment pour l'énergie solaire.

Jeunes et émigration

Il faut toujours avoir à l'esprit que le pays est majoritairement jeune mais très peu d'études sociologiques sont faites sur ce milieu. En France, sous le gouvernement Balladur, on avait essayé de

comprendre ce que veulent les jeunes dans un pays majoritairement âgé. En Algérie, c'est différent. Dans ce pays jeune, la question des jeunes n'intéresse pas.

Comment peut-on gérer ce pays lorsqu'on ne tient pas compte de ce que veut la société ? « Les jeunes ne parlent pas mais s'immolent par le feu. »

Les politiques publiques s'intéressent aux transports, par exemple, et à bien d'autres choses, mais ne s'intéressent pas aux besoins de la population. Finalement, se pose la question de l'horizon politique pour la jeunesse, pour l'énergie... Quel monde nous prépare-t-on ?

Un des intervenants, lorsqu'il était étudiant, il y a une dizaine d'années, se souvient d'étudiants qui voulaient partir. C'est aujourd'hui malheureusement toujours vrai, mais ils pensent à d'autres pays que la France, au Canada notamment. Dans le choix, le facteur socio-culturel joue un rôle très important : la langue, la politique migratoire... La question économique est importante mais pas déterminante. C'est le facteur socio-culturel qui l'emporte. En général, ceux qui partent ne reviennent pas, car ils ont une mauvaise image de leur pays.

Paradoxalement, des quartiers populaires s'intéressent aux élections (lors de notre séjour, le pays était en période électorale pour des élections locales, communes et équivalent des Conseils départementaux français) ; il y a même des jeunes qui se sont portés candidat.

La vie ici est invivable, nous dit-on. Mais le milieu associatif est vivant. Chaque jour voit la création d'une association. Le milieu associatif joue un rôle important comme expression de la volonté de changement de la jeunesse. Ceci témoigne de la grande force de la jeunesse.

Omar est rentré dans le milieu associatif en 2013 car il devait observer la société civile dans le cadre de ses études en sciences politiques. Il observe que, pour certains, le milieu associatif est vu comme la possibilité d'avoir un visa, de faire des voyages. Il note aussi que le manque de coordination entre associations au niveau « local » ne permet pas d'avoir un impact au niveau « national ». Finalement, chacune des associations est centrée sur elle-même, entraînant une rupture entre le citoyen associatif et la société civile.

Se pose la question des quartiers nouveaux où l'on assiste à des phénomènes de bandes qui luttent pour occuper les espaces en l'absence de structures ou de mouvements associatifs. Pour aller plus loin, il faudrait se poser les questions suivantes : « Quelle part de la population retrouve-t-on dans le mouvement associatif ? » (Elle est estimée à 5%, pourtant les associations sont nombreuses) et « Quelle est l'influence de chaque association ? ».

Il existe de nombreuses associations non déclarées, informelles. Parmi elles, on trouve des collectifs de quartier qui font appel à la notion de groupe issue de la société tribale. On ne voit pas la nécessité de se déclarer. Ceci montre tout un foisonnement de la société qui reste dans les marges.

Mais peut-être que le positif est là. Il y a une réalité de création et de production. Cette situation est assez nouvelle mais on ne veut pas la reconnaître officiellement. Cela nécessite un changement de regard. L'activité informelle de la société génère pourtant une véritable économie alternative qui contribue au PIB national, dont certains économistes évaluent l'impact à 60% du PIB, ce chiffre étant évidemment sujet à discussion, mais il est certain que cette économie parallèle joue un rôle réel et important comme soupape par rapport au chômage.

Autres initiatives citées

L'association de réhabilitation de Santa Cruz a été le lieu d'un échange avec des étudiants lyonnais. Un des objectifs de l'association est de faire prendre conscience que la société vivait avant l'indépendance dans une pluralité religieuse.

Une « École de la différence » a été créée il y a 8 ans par un Père Blanc. Il s'agit de regrouper une semaine par an des chrétiens et des musulmans à égale parité pour une rencontre. Il y a maintenant un projet d'École de la différence uniquement pour des Algériens.

Samedi 11/11/2017 – Visite au « Petit lecteur d'Oran »



Nous sommes reçus par Zoubida Kouti, la directrice. Le Petit lecteur d'Oran est une association¹ pour laquelle les participants de l'U.H. de Marseille s'étaient mobilisés par une tombola (des aquarelles réalisées par un membre de Chrétiens de la Méditerranée) qui a permis l'achat de livres que Zoubida, intervenante, a pu ramener à Oran.

Le jour de la visite se tenait une formation d'animateurs de Centres Culturels de quartier, en partenariat avec la Ville d'Oran, assurée par un formateur... d'Aubagne ! Beaucoup d'espaces sont vides par manque d'animateur. Cela résulte du fait que l'on a laissé de côté les sciences humaines au profit des sciences exactes parce que la culture n'était pas une priorité. Ceci explique qu'on soit maintenant dans cette « mélasse » culturelle. Pourtant on positive car il se fait de belles choses.

Il est étonnant de constater que ceux qui s'intéressent au Petit Lecteur sont majoritairement des scientifiques. D'où la question : pourquoi les sciences humaines ne s'intéressent-elles pas à la lecture ?

Le Petit Lecteur, très tourné sur le conte et l'oralité, organise régulièrement des rencontres ou festival du conte, comme en témoignent les nombreuses affiches épinglées sur les murs. Le 19 novembre qui suit notre visite, le Petit Lecteur organise un séminaire de littérature orale.



¹ Pour plus d'information sur le Petit Lecteur, voir les Actes de l'UH « Paroles d'Algérie », Marseille 2016, p.118 à 126.

11/11/17 - Visite de la Grande Mosquée d'Oran

La Grande Mosquée d'Oran est un vaste ensemble architectural nouvellement construit, en béton blanc, d'une grande beauté. Il comprend, outre une vaste salle de prière, un minaret dont l'intérieur est occupé par des espaces de bureaux – comme dans un immeuble - une bibliothèque, une école coranique, des salles de réunions et de conférences.

Nous sommes reçus par l'ancien directeur qui nous introduit auprès du nouveau qui prenait ses fonctions le jour même. Nous saluons l'imam qui ne reste pas, sans doute pris par des activités à assurer. Une discussion assez libre s'ouvre autour des relations locales entre chrétiens et musulmans. Il faut « promouvoir l'islam de Cordoue : la tolérance, l'acceptation des autres et de la différence ; ceci nous est dictée par notre foi », nous dit notre interlocuteur. C'est aussi le thème promu par le ministre des Affaires religieuses, Mohamed Aïssa.



L'ancien directeur nous fait visiter la mosquée, impressionnante comme une cathédrale. Nous sommes séduits par la beauté du lieu. Mais comme en d'autres lieux, nous apprenons que des voix se sont élevées pour critiquer un projet jugé dispendieux.

11/11/17 – Présentation des Actes au Centre Pierre Claverie



Les Actes de l'Université d'Hiver « Paroles d'Algérie » qui s'était tenue à Marseille en novembre 2016 sont présentés dans la salle de conférence du Centre Pierre Claverie dans le cadre des conférences du samedi après-midi, en présence de près d'une centaine de personnes. Bernard Janicot est le modérateur, comme à son habitude. À la table des intervenants sont présents certains des intervenants, venus à Marseille: Leïla Tennci, Maïssa Bey, Hadj Bensalah, Mohammed Kouidri et Zoubida Kouti.

Josette présente Chrétiens de la Méditerranée et Louis explique pourquoi un colloque sur l'Algérie. Josette reprend la parole pour demander à celles et ceux qui sont intervenus à Marseille : « Pourquoi êtes-vous venus et qu'en avez-vous retiré ? »



Quelques phrases retenues :

- Venir à Marseille, c'était en quelque sorte être ambassadrice de l'Algérie pour partager et dire la réalité algérienne et faire tomber tous les clichés. Cela est passé par la fraternité, synonyme d'amour, et cela a fait naître beaucoup d'espoir.
- La Méditerranée est un espace qui sépare plutôt qu'il ne réunit. On l'appelle « la mer blanche du milieu ». Il faut réparer cela.
- C'était l'occasion d'apporter une nouvelle image, mais avec une certaine appréhension du premier contact à Marseille en raison des médias. On n'a pas senti de différences entre nous, l'essentiel était les mots « Paix » et « Méditerranée ».
- Nous sommes des habitants de la Méditerranée.
- On souligne les côtés positifs et l'espoir qui en résulte. Notamment avec les jeunes du groupe Azart Prod.
- On a besoin les uns des autres, de la diversité religieuse. On est fait pour vivre ensemble. La peur vient de l'ignorance. Nous rejoignons tous le même Dieu.
- Bernard Janicot souligne le choix qui avait été fait de porter un regard positif et constructif sur l'Algérie.

On nous signale un échange à Marseille entre élèves de lycées de pays de la Méditerranée intitulé « Rencontres méditerranéennes » (Contact au Rectorat : M. Villanova). Pourquoi pas un Erasmus franco-algérien ?

Après un dialogue avec la salle, ce moment se termine par des échanges individuels avec les intervenants mais aussi entre les participants, heureux de se retrouver entre gens qui se connaissent.

À noter aussi la présence de Amina Mekahli, poétesse et écrivain.²

Samedi 11/11/2017 – Temps de prière

Pour finir la journée, un temps de prière nous rassemble, chrétiens et musulmans, autour de la tombe de Pierre Claverie située dans un espace dédié au fond de la cathédrale, notamment avec la présence de membres de la confrérie soufie des Alawiyya de Mostaganem.

- Lecture de phrases de Pierre Claverie et de El Alaoui,
- Psaume chanté en hébreu par Pascal Aude, Capucin,
- Expression libre. Plusieurs ont remercié Pierre Claverie de nous permettre de vivre cette rencontre et cette prière partagée.

² *Nomade brûlant*, ANEP éditions, Alger, 2017 ; *le Secret de la Girelle*, ANEP éditions, Alger, 2016

- Poème sur la fraternité chanté par les soufis, poème d'un maître soufi enterré à Tlemcen.
- Chacun écoute l'autre prier dans sa tradition : les chrétiens disent le Notre Père, les musulmans, la Fatiha.

Puis chacun ira poser une bougie sur la tombe de Pierre sur laquelle est posée sa photo.

Magnifique moment de fraternité et de prière dans une communion partagée, autour de la tombe de Pierre Claverie et, à côté d'elle, une photo évoquant le souvenir de son ami Mohammed Bouchikhi.

« Je crois que toute notre vie est destinée à cela, un dialogue qui soit un partage d'expériences »
(Claverie)

« Quiconque se détourne du monde se détourne de la vérité. Quiconque ne loue pas les hommes ne loue pas Dieu » (El Alaoui)³

« Non seulement j'admets que l'autre est autre, sujet dans sa différence, libre dans sa conscience, mais j'accepte qu'il peut détenir une part de vérité qui me manque et sans laquelle ma propre quête de vérité ne peut aboutir totalement. J'ai besoin de lui carrément à ma connaissance. L'autre peut donc m'apporter quelque chose d'essentiel. » (Claverie)

« Quel est le sens d'un monde en démence ou personne n'ose dire la vérité par peur d'être incapable de la vivre et d'en assumer la responsabilité et les conséquences. » (Cheikh Khaled Bentounes)⁴

« Nul ne possède la vérité, chacun la recherche, il y a certainement des vérités objectives mais qui nous dépassent tous et auxquelles on ne peut accéder que dans un long cheminement et en recomposant peu à peu cette vérité-là, en glanant dans les autres cultures, dans les autres types d'humanité, ce que les autres aussi ont acquis, ont cherché dans leur propre cheminement vers la vérité...On ne possède pas Dieu. On ne possède pas la vérité et j'ai besoin de la vérité des autres »
(Claverie)

« La vérité (Dieu) ne peut être saisie par la vue, tandis qu'elle nous perçoit. Et comment pourrions-nous la saisir alors qu'elle est plus près de nous que nous-même ! Est-il possible à l'œil de voir son œil ?...La vérité n'est point proche, de même qu'elle n'est point éloignée » (El Alaoui)



³ Sidi Ahmād Ibn Mustāfā al-'Alāoui (Al Alaoui), né en 1869 à Mostaganem en Algérie et mort en 1934 à Mostaganem au sein d'une famille Arabe Chérifienne originaire de Mostaganem est un maître soufi algérien (*cheikh tariqa*). Il est le fondateur de l'un des plus importants mouvements soufis du XX^e siècle, la *tariqa 'Alawiyya*,

⁴ Le cheikh Khaled Bentounes, né en 1949 à Mostaganem, est depuis 1975 le guide spirituel de la confrérie soufie Alawiyya.

Dimanche 12/11/2017 – Visite du CDES Ibn Khaldoun



Le CDES Ibn Kaldoun (Centre de Documentation Économique et Sociale d'Oran) émane d'un modeste centre de documentation créé en 1963 par le Secrétariat social de l'Église d'Algérie. « *Les organisateurs du Centre décidèrent d'orienter leurs efforts en vue de faire de ce Centre un instrument efficace pour la formation et l'information des hommes de ce pays, affrontés aux problèmes de développement économique et social.* »⁵ Bernard Janicot en est le directeur depuis 1977. Aujourd'hui,

le CDES est une vaste bibliothèque avec un fonds très important de 45 000 ouvrages. Il est très impressionnant de se promener entre les rayonnages de livres, d'autant plus qu'il y a plusieurs pièces et beaucoup de recoins. La première vision des visiteurs que nous étions a été celle de pièces remplies de livres qui se succédaient les unes aux autres, nous faisant nous demander s'il y avait une fin.

Le centre est très fréquenté par des étudiants et par des professeurs, tous musulmans, qui trouvent là un outil de travail unique. Des professeurs vont jusqu'à imposer à leurs étudiants l'inscription au CDES parce qu'ils savent que c'est un plus et un gage de réussite. Une professeure présente, voilée, a témoigné du fait que les étudiants inscrits, en grande majorité réussissent. Elle aussi, amie du CDES, conseille l'inscription à ses étudiants.

Le succès du CDES est bien celui de l'accompagnement des étudiants qui se traduit par des aides dans la recherche d'informations, des conseils méthodologiques pour la rédaction de mémoires ou de thèses, dans la mise en confiance, l'écoute et les aides amicales de toutes natures.

Le CDES, comme l'ont bien dit Bernard et Leïla lors de l'Université d'hiver à Marseille, est apprécié aussi comme lieu de rencontres, comme le lieu des amitiés fidèles. Nous avons été témoins de l'atmosphère d'extrême sympathie qui y règne. Au niveau du personnel, outre Bernard, il y a Sofiane qui s'occupe de la gestion ; Omar jeune étudiant en attente d'inscription au doctorat, employé à mi-temps ; Tatiana, femme souriante d'origine russe, mariée à un Algérien, présente depuis 23 ans, assure l'accueil, les inscriptions et les enregistrements des entrées et sorties de livres. Il y a aussi des bénévoles, étudiants en fin de parcours, qui viennent par attachement et reconnaissance se mettre au service du CDES et de ceux qui le fréquentent. Le CDES est finalement une grande famille.⁶

Le CDES Ibn Kaldoun est spécialisé en droit, en sciences économiques, en sociologie, en sciences politiques et en sciences de la communication. Son antenne, le CDES Sophia, est quant à lui, spécialisé en philosophie, en histoire, en psychologie et en architecture.

⁵ Bernard Janicot, *Prêtre en Algérie, 40 ans dans la maison de l'Autre*, Karthala, 2010, p.104.

⁶ Voir les interventions de Bernard Janicot et de Leïla Tennici dans les Actes de l'Université d'hiver, p.196 à 204.

Dimanche 12/11/2017 – La surprise de Bernard : rencontre avec Kamel Daoud

Bernard nous accueille chez lui et, à notre grande surprise, nous annonce l'arrivée de Kamel Daoud⁷.

La langue

Kamel Daoud vit entre trois langues :

- L'arabe de l'école, celui de l'autorité,
- L'arabe de la mosquée : la langue qui dit Dieu, mais pas la réalité,
- La langue française : la langue de la littérature qui dit tout, la langue qu'il faut maîtriser.



« Il me faut écrire, tant que je vis, pour sauver les autres, la mémoire. Ce qui n'est pas écrit n'est pas perpétué. On écrit toujours... Écrire est une libération. J'ai fait la découverte, dans la langue française, des mots que nous ne disions pas sur la sexualité, sur le corps des femmes, etc.⁸ »

Autodidacte jusqu'à la fac... La langue française ne m'a pas été donnée. Mon histoire est celle d'un dictionnaire dans lequel j'ai appris la langue française, mais le dictionnaire ne donne pas accès à la littérature.

Le héros de *Zabor*, son dernier livre paru en août 2017, est la langue. « Je voulais écrire un hommage à la littérature, à une langue. C'est l'aventure d'une langue, un hymne. Je voulais un roman que l'on puisse méditer, relire », nous dit-il.

Le français est devenu la langue de l'intime. L'arabe est la langue sacrée. Ce sont les religieux qui ont sacralisé la langue.

La littérature

Par rapport à Camus : « c'est un Algérien qui a réussi en France »... La littérature abolit et fait oublier les passeports. Pour Kamel Daoud, Camus est algérien, qu'il le veuille ou non. « Tout fait partie de notre histoire, y compris nos blessures. »

... Il ne faut pas attendre d'un auteur qu'il soit défenseur d'une cause.

Le Prix Renaudot des Lycéens vient d'être attribué à Kaouther Adimi (28 ans !) pour *Nos richesses* (Seuil). Cela montre que la langue française est revitalisée par des écrivains de l'extérieur. Dib, Djebbar... sont des écrivains « français » dont le fonds appartient aux éditeurs français. À ce titre, sauf Actes Sud, les éditeurs français refusent de céder des extraits de textes pour les manuels scolaires algériens, c'est anormal.

⁷ Kamel Daoud est un écrivain algérien d'expression française, révélé par son livre « Meursault, contre enquête », tiré en France à environ 250-300 000 ex. L'ouvrage obtient en 2014 le Prix François-Mauriac de la région Aquitaine et le Prix des cinq Continents de la Francophonie. Il est présent dans la dernière sélection du prix Goncourt 2014, et est à une voix de le remporter (4 votes contre 5 pour Lydie Salvayre, qui l'obtient donc finalement). L'année suivante, il est couronné du prix Goncourt du premier roman 2015.

⁸ Voir à ce sujet, l'intervention de Maïssa Bey dans « Paroles d'Algérie », p. 171 à 176.

Le Salon du Livre d'Alger est le plus important de la Méditerranée avec 1,2 million de visiteurs, mais il est plus qu'un salon, il est aussi un phénomène familial. C'est l'événement que l'on va voir en famille. A l'opposé, le salon de Francfort est plutôt une foire du livre, plus pour les professionnels.

Pourquoi passer de la chronique au roman ? « J'ai toujours voulu écrire, mais en Algérie, l'économie du livre n'existe pas. On ne peut pas en vivre. Comme beaucoup d'autres, on est journaliste chroniqueur pour vivre. La chronique est un genre intermédiaire entre l'article et le roman. »

Vivre après un prix prestigieux

Zabor a été une thérapie après le Goncourt du premier Roman. Pour Kamel Daoud, il s'agissait de revenir à son intimité. C'est un roman à méditer, à lire plusieurs fois, chaque mot est nécessaire, il est l'histoire d'un dictionnaire qui se construit.

Kamel Daoud sort très peu et s'impose une discipline pour préserver ce qui lui reste d'intimité. « Il faut être conscient de ce qu'on est, il faut repousser son ego ; le gros risque est une inflation de l'ego qui nous fait perdre la tête. Des auteurs n'ont plus jamais écrit. » Pourtant une chute ne lui paraît pas possible quand on a appris à maîtriser ce qui arrive de l'extérieur. Le Clézio et Modiano en sont deux exemples. On les voit très peu. Ils se protègent.

« Quand on est célèbre, on devient vite idiot. L'essentiel est de rester honnête ; si vous êtes honnête, on vous pardonne quand vous vous trompez. »

« La bonne manière de vivre est de se dire que tout ce qui arrive est une plus-value ! Le succès est une affaire avec notre psychisme. »

« La célébrité est de ne pas pouvoir aller aux toilettes ! ». C'est ainsi qu'il résume les deux ans de vie qu'il qualifie d'épuisantes, après son Goncourt.

Dimanche 12/11/2017 – Matin : Marche dans la ville

Visite du Sacré Cœur avec Leïla et Omar, l'ancienne cathédrale, construite entre 1903 et 1913, alors qu'Oran abritait 80 000 Européens. Elle ne fut consacrée officiellement qu'en 1930. Détail surprenant, le maître autel ne fut jamais consacré car construit en ciment, ce matériaux ne figurant pas dans la liste des matériaux pouvant être consacrés ; selon le Droit canon, il aurait dû être en bois ou en pierre.



Aujourd'hui, la cathédrale est désaffectée et transformée, au niveau principal en bibliothèque et au niveau inférieur, dans ce qui a été la crypte, en espace de conférences et d'expositions.

Balade ensuite, avec notre guide Omar, dans des rues bordées d'immeubles de la période coloniale qui témoignent de la richesse architecturale de la ville de l'époque et d'un passé révolu, mais omniprésent sous nos yeux. Beaucoup ont été construits dans les styles haussmanniens et Art déco. Toutes ces rues sont très intéressantes. Les immeubles sont dans un état variable, quelques-uns ont été réhabilités. Mais, faute de temps, nous ne découvrons qu'une partie de cette ville chargée d'histoire dont d'autres quartiers mériteraient une visite, comme le quartier de la ville primitive ou l'ancien quartier juif.

Une avenue bordée de ficus, avec quelques magasins chics, conduit jusqu'à la corniche, beau boulevard propice aux promenades et à la rêverie face à la mer. Il surplombe le port et ses activités. Nous apercevons un des bateaux effectuant les liaisons avec Marseille. Vers l'ouest, le regard porte sur le mont Murdjarjo, avec N.D. de Santa Cruz sur son flanc, dominant la ville et dont les pieds plongent dans la baie de Mers-el-Kébir.

À l'ouest, la ville s'ouvre sur des quartiers d'immeubles nouveaux, imposants par leurs tailles, mais d'architecture plutôt réussie dans l'ensemble.



Dimanche 12/11/2017 – Après-Midi, visite au CDES Sophia

Le CDES Sophia est une bibliothèque créée en 1991 qui, comme dit précédemment, reçoit des lecteurs dans les domaines de la philosophie, de l'histoire, de la psychologie et de l'architecture.

Il est installé dans la petite église du Saint Esprit, aujourd'hui désaffectée, en plein centre-ville, face à la Poste principale. À l'entrée, une petite partie a été aménagée pour une messe célébrée une fois par semaine, marque d'une présence chrétienne, mais cela ne gêne manifestement personne. De l'autre côté de la cloison, c'est la bibliothèque avec un fonctionnement et un état d'esprit similaire à celui du CDES Ibn Kaldoun, sa « maison-mère ».

Au départ collaboratrice à mi-temps en 1993, Leïla en devient la directrice en 2002. Son équipe est composée de deux jeunes femmes musulmanes voilées et d'une Petite Sœur de Jésus.

Bien que le Centre soit beaucoup plus modeste que le Centre Ibn Kaldoun, le fonds est riche comme en témoigne notamment la présence de toute la collection de la revue « Etudes » depuis 1904 !

Avant de se quitter, les personnes présentes se retrouvent autour d'un goûter préparé par Leïla, sa sœur et son frère... On est en famille. Encore une occasion de rencontres avec les quelques personnes présentes.



Dimanche 12/11/2017 – Messe en soirée

Le jour du dimanche est respecté ...

À la fin de la messe, une collation prise dans l'ancienne chapelle, au premier étage de la partie ancienne de la Maison diocésaine nous donne encore une fois l'occasion de partager un moment avec les personnes présentes, tel un ami musulman de Bernard. Nous reconnaissons que nous prions le même Dieu mais en le disant différemment. Nous sommes cependant d'accord pour dire que dans l'instant, la reconnaissance mutuelle et l'importance des mots « rencontres » et « fraternité » étaient les plus fortes. Le désir d'aller plus loin est exprimé, le désir d'une relation, celui aussi de bâtir des projets ensemble autour de la jeunesse, mais le temps presse, nous n'allons pas plus loin et échangeons nos adresses mails. Y-aura-t-il une suite ?

13/11/2017 – Bilan et perspectives

Avant de quitter Oran et d'aller à la gare, nous faisons le point avec Bernard et échangeons des idées sur la poursuite du lien avec Oran et avec ceux que nous avons rencontrés.

Quelques pistes :

- 1 - Constitution d'un groupe « Cultures et Spiritualité » en lien avec notre association
- 2 – Échange entre groupe d'étudiants français et algériens
- 3 – Voyage en Algérie

Pour finir, ce que nous retenons...

Durant notre séjour, nous avons pris plusieurs de nos repas à la Maison diocésaine. Les repas à la Maison diocésaine, c'est un peu la table ouverte et l'occasion, une fois de plus, de belles rencontres. Sont présents des habitués qui partagent le repas après la messe, des gens de passage comme nous. Nous avons pu y rencontrer des étudiants de nombreuses nationalités africaines, des prêtres, tels Jean-Louis Déclais (le coordinateur de la partie Ancien Testament de la TOB) ou un prêtre du Prado, d'un quartier périphérique de Limoges à dominante maghrébine, qui a été en mission *Fidei Donum* dans la région d'Oran, ou encore des amis de la paroisse ou Mgr Vesco, le tout dans une atmosphère amicale et très chaleureuse autour d'une chorba, d'une paëlla algérienne ou d'un couscous.

Nous avons été touchés par la personne de Mgr Jean-Paul Vesco. L'homme est accueillant, d'une grande simplicité. Il est arrivé à l'heure du repas, en pull avec son écharpe de baroudeur autour du cou, nous serre la main en se présentant et se met aussitôt à servir la soupe. Après le repas, il nous emmène avec sa voiture à N.D. de Sant Cruz. Clairement, Jean-Paul Vesco fait l'unanimité bien au-delà du cercle chrétien. À l'un des jeunes universitaires musulmans, nous demandions s'il connaissait Mgr Vesco. La réponse a fusé : « Jean-Paul, j'adore... ».

Nous retenons aussi la messe, magnifiquement animée par la chorale étudiante, avec des rythmes africains, très priante et en communion avec la vie d'ici, avec ses moments heureux comme l'arrivée de nouveaux étudiants ou avec les situations difficiles vécues par les migrants et par ceux qui les accompagnent. La sortie est le moment où les participants se donnent le bonjour et prennent du temps ensemble, comme dans bien des paroisses.

Nous pourrions aussi parler du CDES, de son rayonnement, de cette présence d'Église en milieu musulman, au service des Algériens, des nombreuses relations amies de Bernard tissées au fil des nombreuses années, de tous ceux qui l'entourent, de l'accueil qui nous a été fait, de la simplicité des relations, du partage vécu, etc.

Nous n'oublions pas non plus, lors de la présentation des Actes, les dimensions de fraternité, de proximité des peuples de la Méditerranée, de l'importance des ponts à créer, d'humanité commune qui ont été évoquées.

On sent, à Oran, que ce soit à la paroisse, à la maison diocésaine ou au CDES, une atmosphère assez particulière d'ouverture et de fraternité, d'estime et de respect mutuel. Chrétiens ou musulmans, ce que nous sommes importe peu finalement, seuls comptent le sens et la qualité de ce qui est vécu et partagé.

II - ALGER

Lundi 13/11/17 – Départ pour Alger

Après le bilan avec Bernard, nous partons en train vers Alger. La gare d'Oran est construite dans une architecture coloniale typique dont le style n'est pas sans rappeler la Grand Poste d'Alger.

La durée du trajet est de 6h30 pour 400 km. Le voyage est reposant mais un peu long.

À l'arrivée en gare d'Alger, Fazia nous attend et nous conduit à la Maison Diocésaine où nous logeons. La Maison Diocésaine est une grande bâtisse en cours de rénovation au milieu d'un vaste terrain en pente, situé 22 chemin d'Hydra à El Biar, quartier chic sur les hauteurs d'Alger (on est sur une colline ressemblant beaucoup au quartier marseillais d'Endoume, dominé par N.D. de la Garde). La maison est confortable. Elle comprend une vingtaine de chambres avec cabinet de toilette indépendant. Le bâtiment de Caritas est juste en dessous.

Mardi 14/11/17 – Visite au Centre Culturel Universitaire (CCU)

Rue Hamani (ex. rue Charasse).



Le lieu a été créé en 1934 par les Jésuites, mais avant l'existence du CCU, ce lieu était celui de l'Association des étudiants catholiques (ASSO) et de l'aumônerie de la cathédrale. Après l'indépendance, l'association est transformée en Centre Culturel Universitaire car il y avait de moins en moins de chrétiens.

Bibliothèque universitaire gérée par la communauté jésuite de l'Église catholique d'Algérie depuis 1962, le CCU est aujourd'hui fréquenté par 9 500 étudiants. Les livres sont empruntés en trois lieux différents selon les filières étudiées: "Technologie et Sciences Exactes", "Médecine et professions paramédicales", "Sciences Humaines". En "Technologie et Sciences Exactes", comme en "Médecine", des étudiants plus anciens servent de tuteurs à des plus jeunes qu'ils aident dans leur travail. (Extrait du site : <http://www.bledco.com/business/Alger-Centre/Arts-and-Culture/Librairie/Centre-Culturel-Universitaire-CCU>)

Le Père Ricardo Jimenez, jésuite, en est le directeur depuis septembre 2012. Il est mexicain et le premier directeur non français. À l'origine, il a fait des études de Génie Civil. Après un premier séjour

en 2002 à Constantine, il a vécu au Caire pour y apprendre l'arabe classique, puis à Paris pour une thèse à l'EHESS.

Ricardo coordonne trois lieux différents et travaille uniquement avec des Algériens et Algériennes. Les spécialités du CCU de la rue Hamani sont principalement les sciences techniques et l'économie, mais Ricardo a créé un rayon de littérature française et anglaise pour ouvrir les étudiants à la littérature (le seul lieu de littérature anglophone à Alger).

Les deux autres centres concernent respectivement les sciences médicales et les sciences humaines.

Ricardo est épaulé par deux « piliers » que sont Nadia, algérienne, responsable du CCU médecine depuis 1996 et Gosia, sœur franciscaine (FMM), présente depuis 2008.

Le CCU développe trois volets :

Les bibliothèques. L'accueil au CCU se fait d'emblée au milieu des livres. Les personnes qui se présentent sont prises en charge et accompagnées par rapport à leur demande. La qualité de l'accueil est une dimension importante du CCU.

La pédagogie. Elle porte sur l'accompagnement de mémoires (LMD) avec une aide méthodologique et des séances de révision, encadrées par des anciens. Le CCU propose une préparation au concours du résidanat (spécialités médicales, équivalent de l'internat français) avec un accompagnement personnalisé.

Le CCU bénéficie de huit personnes-ressource, une équipe de retraités algériens (ingénieurs, etc.).

L'espace culturel. Cette dimension permet de « brasser » les étudiants des différentes filières et d'ouvrir à la culture. Diverses activités sont organisées :

- des rencontres littéraires (échanges sur un auteur, sur un livre) ;
- des séances d'ouverture au développement personnel (9 séances dans l'année) ;

et, grâce à l'appui de tout un réseau de bénévoles :

- un groupe de conversation en français pour améliorer la pratique de la langue ;
- un groupe de parole (une fois par mois) ;
- un atelier d'anglais ;
- des petites conférences ;
- un atelier photo tous les samedis ;
- des sorties culturelles, comme des visites de musées, de la Casbah... sur les thèmes de l'architecture ou de l'histoire ;
- un atelier d'écriture : projet en train de se mettre en place.

Dans l'ensemble des trois CCU, on compte 3 500 étudiants inscrits, dont 1 800 en médecine. Ce sont essentiellement des Algériens, mais il y a aussi quelques Africains sub-sahariens (une dizaine). Le public est féminin à 70-75%. Le centre d'Alger accueille de moins en moins d'étudiants étrangers non arabophones. À noter que la seule université 100% francophone est à Bejaïa.

Le CCU est connu :

- Par les parents, anciens étudiants parfois. Le CCU considère qu'il faut jouer à fond la carte culturelle et universitaire, et en veut comme exemple l'absence de Bible et de Coran dans les rayons. Ceux qui connaissent le CCU savent que les étudiants sont dans un lieu de confiance (de préférence au Centre Culturel français, l'Institut français) ;
- Par les professeurs ou anciens professeurs passés par ce lieu ;
- Par la page Facebook, suivie par 17 000 personnes.

Sur le plan financier :

- La ressource la plus importante est constituée par les inscriptions : 1 300 DHZ (pour les Licences et Masters, env. 10 €), 1 800 DHZ (pour les Doctorants, env. 13 €) et 2 600 DHZ (env. 20 € pour les enseignants et résidents en médecine) ;
- Des dons qui aident aux achats ;
- Des amis qui achètent des livres, d'après une liste établie par Ricardo.

Malgré son succès, le CCU reconnaît qu'il fait face à une concurrence, notamment celle des bibliothèques universitaires, beaucoup mieux fournies et d'Internet. Mais on vient, attiré par une activité, par exemple l'atelier photo, et puis on découvre plus et on découvre aussi qu'il n'existe pas d'autre lieu semblable. Ce lieu est un lieu de respect, un lieu où l'on ne juge pas, où l'on est accueilli, accepté, un lieu de rencontre et d'échange.

Autre engagement des Jésuites

Le Père Rivat, ex-créateur du CIARA et ex-directeur du CCU, percevant que former des gens qui, ensuite, ne trouvent pas de travail, n'est pas l'idéal, a créé un centre de perfectionnement le CIARA. Celui-ci reçoit deux catégories de stagiaires :

- 1) de jeunes ingénieurs, pendant 6 mois, pour les préparer au monde du travail, au monde de la vie en entreprise, avec l'aide de nombreux Européens qui viennent faire des interventions,
- 2) des ouvriers, en réponse à la demande d'entreprises. Ainsi Shell a payé des postes de soudure pour une formation de soudeurs. Le Centre dispense aussi des formations en mécanique, en plomberie, en électricité.

Le niveau ouvrier concerne principalement des jeunes du sud, presque analphabètes, qui resteront 3 mois.

L'encadrement technique est assuré par des retraités, logés sur place. Par exemple, un neveu de Mgr Teissier est venu pour la finance. Joseph Rivat a aujourd'hui 70 ans. Il avait au début à côté de lui une équipe d'Européens qui a été progressivement remplacée par des Algériens. Aujourd'hui, le directeur est un Algérien.

Il n'a pas été possible de rencontrer le CIARA⁹ pour une question de disponibilité du responsable.

⁹ On pourra toutefois se reporter aux Actes de l'Université d'Hiver de Marseille, p. 232 à 238.

Le CCU et le CIARA, et avec eux la CARITAS, sont des exemples représentant aujourd'hui l'engagement de l'Église dans la société algérienne, selon la volonté du cardinal Duval qui a voulu, en 62, faire de l'Église d'Algérie, une Église dans la société. Cette intuition et ce vœu se sont concrétisés.

14/11/17 – La presse en Algérie

Visite au Journal *Liberté*. Nous sommes reçus par M. Abrous Outoudert, le directeur de la publication.

Le journal *Liberté*

Le journal a été créé par trois journalistes et un financier. Le numéro zéro est sorti le 21 juin 1992, la veille du jour de l'assassinat du Président Boudiaf à Annaba (le 29 juin 1992).



Préfaçant la monographie sur l'histoire des vingt ans du journal, M. Abrous Outoudert, écrivait :

Les premiers titres privés sont nés dans la douleur des années 90. D'emblée, leur combat s'est imposé comme nécessité. Le noir et blanc (il n'y avait pas encore la couleur) ajoutait à l'horreur du quotidien fait d'assassinats et de massacres. Les « ouvertures » se suivent et se ressemblent et la mort s'empare des « une ». Seuls changeaient les chiffres de la comptabilité macabre.

Liberté appartient à cette génération de titres qui sont venus bousculer l'information unique qui venait toujours du haut, presque sous forme d'injonctions et d'oukases. Même la mer devait être calme et qu'importe la saison ou la tempête. Cette presse constituait un bol d'oxygène pour un lectorat déjà en quête de savoir et d'information. Répondre à ce besoin, le journal en fit sa devise. Créé par quatre personnes que réunissait l'amour de l'Algérie tourmentée, il est le fruit de leur désir d'aller au secours d'une république en danger.

Ce qui devait être une aventure, devenait un sacerdoce devant les multiples périls et difficultés qui attendaient les pionniers de la liberté de la presse, vite tombés entre le marteau et l'enclume. En vingt ans, le journal a déménagé cinq fois pour des raisons de sécurité. Malgré cela, dans la seule année 1995, quatre de nos collaborateurs ont été assassinés. Ceci pour le marteau. L'enclume s'occupait des suspensions (trois), de l'emprisonnement (six jours à Serkadji pour le directeur de la publication) et des dizaines de procès, au point que certains d'entre nous sont devenus des habitués de la salle des pas perdus et des bancs austères du couloir des bureaux de juges d'instruction.

Ce sont ces épreuves qui ont forgé l'équipe. Elle devenait apte à alors aller toujours de l'avant, à oser chaque jour un peu plus, non pas par entêtement ou par envie de déranger, mais pour dénoncer les abus et les injustices ; et surtout offrir un espace d'expression à ceux qui en sont démunis : les lecteurs qui restent les véritables propriétaires du journal, parce que, sans eux, il ne pourrait survivre.

En vingt ans d'existence, trop peu dans la vie d'un journal, Liberté s'est réellement fait une place de premier plan dans le paysage médiatique algérien. Son succès est dû, en grande partie, à la rigueur de sa ligne éditoriale, dessinée par les fondateurs et qui se résume en la liberté conjugée à tous les secteurs et à tous les temps. Sa rubrique Radar

a fait des émules chez les confrères. Ses chroniqueurs ont toujours été au rendez-vous avec les événements du jour, avec la profondeur politique qui s'impose. Sa vedette incontournable est incontestablement Dilem puisque, à cause de lui (ou grâce à lui), Liberté est le seul journal en langue française qu'on commence à lire de gauche à droite, par la dernière page. Il y a aussi cet éditorial quotidien qui contraint le staff à donner son sentiment sur le fait du jour. Bel exercice pour maintenir en éveil la ligne éditoriale.

En vingt ans d'existence, le journal s'est transformé d'une rédaction en véritable entreprise de presse; avec le souci du management, un siège digne d'un journal jusqu'à devenir un lieu visité, des conditions matérielles et de travail adaptées.

Une opération de toilettage du journal est en cours, mais qui ne devrait point sacrifier l'identité et la charte qui ont fait sa renommée.

À partir de cette année, en plus de la version papier, le journal est mis en ligne et est lisible sur mobiles.

Tout cela n'aurait pu être possible sans la confiance placée par les actionnaires en la direction, qui a toute latitude et carte blanche pour maintenir le cap du développement ; mais rien n'aurait pu, non plus, être possible sans toute l'équipe qui forme la grande famille de Liberté.

*Abrous Outoudert
Directeur de la Publication, Alger, 2012*



La presse privée représentait en 1990, 426 journaux-magazines. Aujourd'hui, on n'en compte plus que 176. Rien qu'en 2016, 64 ont disparu. Malheureusement, la presse court un risque d'asphyxie.

Le journal *Liberté* se situe parmi les plus importants quotidiens algériens d'expression française. *Liberté* et *El Watan* tirent tous les deux à environ 100 000 exemplaires.

Mais *Liberté* est sur la *blacklist* gouvernementale. Résultat, il ne reçoit pas d'informations institutionnelles officielles, comme les annonces d'appels d'offres très rémunératrices. Les habilitations à publier les publicités officielles sont données aux « amis », essentiellement à des petites publications sans envergure. Autrefois, la publicité représentait 60% des ressources du journal, aujourd'hui la seule page d'annonces ne représente plus que 1% des ressources..

Face à *Liberté* et *El Watan*, on trouve *El Moudjahid*, la presse d'État., avec 4 pages de publicité officielle.

Liberté possède un site électronique gratuit qui reçoit 0,8 à 1 million de visiteurs par jour dont beaucoup de l'étranger. Le journal a choisi de ne plus mettre le journal en ligne en PDF suite à un piratage marocain qui le réimprimait et le distribuait à Paris. Il y a là un problème posé de maîtrise de la technologie de diffusion numérique.

Aujourd'hui, *Liberté* a un correspondant à Paris et un au Canada qui se contentent de retravailler les dépêches.

Le journal ne se cache pas que la situation est difficile - *Liberté* emploie 200 personnes - mais malgré un prix qui augmente en raison du manque de ressources externes, – 30 Dinars le numéro au lieu de 15 pour la presse soutenue par d'importantes publicités -, notre interlocuteur fait le constat positif que le lectorat est constant. Il a un socle de lecteurs fidèles.

Sur la situation en Algérie...

M. Outoudert avoue n'être pas plus avancé que nous. On ne sait pas ce qui se passera demain. On est en présence d'une oligarchie qui commence à prendre de la place. Côté Armée, la lecture est aisée : les jeunes officiers d'aujourd'hui appartiennent à une Armée qui s'est professionnalisée, qui tient à la Constitution, qui serait plutôt apolitique, sauf ambitions personnelles.

Le pouvoir est exercé par une coalition comprenant le FLN, toujours majoritaire, et le RND¹⁰, mais celle-ci ne jouit pas d'une réelle légitimité, ni de la confiance populaire si l'on observe la faible participation¹¹ aux dernières législatives. On attend les élections du 23 novembre 2017.

La Loi de finances de 2018 est la plus difficile depuis l'indépendance du fait de la diminution des recettes des hydrocarbures. Le changement ne pourra venir que de la rue, c'est-à-dire non pas politique mais social. Il n'y a plus d'argent pour acheter la paix sociale. Dire cela n'est pas être d'un côté ou de l'autre, c'est rapporter l'information de la façon la plus objective possible, c'est le rôle normal d'un journal.

Les entreprises publiques et l'État ne peuvent plus créer de l'emploi. De son côté, l'État bloque le développement du privé. L'installation d'entreprises reste « le fait du prince ». Des licences d'importation ont été remises en cause. Par exemple, un groupe de 45 000 personnes (CEVITAL) s'est vu refuser un bateau au profit d'un concurrent appartenant à un oligarque.

Pour notre interlocuteur, il n'y a pas de risque d'un retour de l'islam politique. Le gouvernement fait actuellement la chasse aux salafistes et les Algériens se souviennent des 200 000 morts des années noires. Mais il y a un risque d'explosion sociale.

Attention à la vision que l'on peut avoir, Alger n'est pas l'Algérie. Les populations du Sud ont d'autres problèmes, comme par exemple, le gaz de schiste.

¹⁰ Le RND est considéré comme étant le parti du pouvoir (avec le FLN) et plutôt de droite. Il compte en son sein une majorité de hauts fonctionnaires de l'État et de l'administration. Le RND est lié aux grands milieux d'affaires et partisan de privatisations dans l'économie. (Source Wikipédia).

¹¹ Selon Wikipédia pour les législatives du 4 mai 2017 : votants 35% ; FLN 26% mais en recul ; RND 15%.

14/11/17 – L'édition en Algérie

Rencontre avec Samira Bendris, éditrice et directrice des éditions *El Ibriz*.

Samira fait état des difficultés que connaissent les petites maisons d'édition comme la sienne. Pour éditer, il faut nécessairement préfinancer, soit par des fonds propres, soit par une aide gouvernementale d'aide à la publication. Mais, en général, l'octroi de l'aide est toujours accompagné de l'imposition de la maison d'édition, si bien que la majorité des aides est captée par les deux grandes maisons d'édition algériennes, Casbah et Barzakh.

La difficulté d'accès au livre des petits éditeurs tient à la raison précédemment évoquée, mais aussi au manque de distributeurs, au nombre dérisoire de librairies et aux faibles tirages (1 000 ex., souvent 500 ex.). Kamel Daoud n'affirmait-il pas que « l'économie du livre n'existe pas. On ne peut pas en vivre. Comme beaucoup d'autres, on est journaliste chroniqueur pour vivre. »

Samira est quelque peu amère, cela la conduit à nous dire : « Nous n'aimons pas notre pays, mais seulement nos propres intérêts ».



Ce même jour nous rencontrons Lazhari Labter, lors de la présentation des Actes à la Maison diocésaine. Les éditions *El Ibriz* viennent de publier son dernier roman « *Hiziya* ». Une conférence à deux voix avec Maïssa Bey est d'ailleurs prévue au CDES Sophia à Oran le 18 novembre.

Lazhari Labter est journaliste et poète, intervenant surtout à la radio. L'idée d'écrire sur *Hiziya* lui vient de l'écoute de ce poème populaire de la fin du XVIII^e- début IX^e siècles mis en chanson. Maïssa Bey a fait un roman sur l'histoire d'une jeune fille moderne, alors que le livre de Lazhari Labter reste au plus près du poème qui évoque la légende de cette très belle jeune femme qui aurait vécu au XI^e siècle et dont la mort est restée un mystère.

Photo : Samira Bendris, éditrice, et Lazhari Labter

14/11/17 – Présentation des Actes



La présentation des Actes à la Maison diocésaine a réuni une soixantaine de personnes. À la tribune, Mgr Teissier a pris les choses en main pour présenter la soirée en parlant de l'Université d'Hiver, entouré de celles et celles et ceux qui étaient intervenus : Samira Bendris, Fazia Belaïdi, Houria Aït

Yala, Farid et Luc d'Azart Prod. Comme à Oran, chacun a exprimé ce qu'il retenait de l'UH. Au fond de la salle, Samira Bendris et son mari tenaient un stand de livres de leur maison d'édition.

La soirée s'est terminée par un cocktail fort sympathique préparé par Caritas et la Maison diocésaine, avec la chorba, la traditionnelle soupe algérienne, et des petits fours. Ce fut un beau moment amical et convivial au cours duquel notre amie Annie a remis la médaille de N.D. de La Garde à Mgr Tessier et la même à transmettre à Mgr Desfarges, évêque d'Alger et de Constantine, retenu à Tunis pour l'assemblée des évêques d'Afrique du Nord (CERNA).

15/11/17 – Azart Prod

Rencontre de Farid (Diaz) et de Luc dans leur local du quartier populaire d'Hussein Dey.



Le local d'Azart Prod est un garage au pied d'un immeuble avec façade en béton gris. On y accède par une petite cour sur laquelle plongent toutes les fenêtres de l'immeuble. Les visiteurs ne passent jamais inaperçus et les visites interrogent.

Le local est sur deux niveaux : un rez-de-chaussée avec un studio d'enregistrement « mobile » sur roulette en cours de construction pour pouvoir le déplacer et faire de la place ; un demi-étage en construction métallique qui offre une surface libre pour diverses activités.

Nous avons mieux compris ce qu'est Azart Prod, à savoir une « plateforme » qui regroupe plusieurs collectifs d'artistes, ou groupes d'artistes, dans les domaines de la musique, des arts graphiques, de la photo. Farid en est le coordonnateur avec Luc, jeune français qui a fait le choix de vivre à Alger.

Luc nous disait que ces jeunes du collectif Azart Prod ont besoin d'une reconnaissance. Cette attitude d'ouverture que nous essayons de manifester, et qui consiste à venir en Algérie, sans *a priori*, en s'abstenant de juger, sans faire référence à la période coloniale, en ayant dans la rencontre une relation de même niveau – il n'y a pas l'européen d'un côté et le maghrébin de l'autre, mais deux individus qui se rencontrent et qui portent un intérêt l'un pour l'autre - , en ne descendant pas dans des beaux hôtels et en acceptant de venir dans des quartiers, il faut le dire, pas très reluisants... est ressentie très positivement et prise pour un vrai signe d'amitié. Elle est vue comme un pont entre les deux rives

Luc nous explique que plusieurs de ses oncles ont fait leur service militaire en Algérie. Il a déjà parlé de cela avec Farid et d'autres. Il lui paraît important de regarder l'histoire en face, celle dont les jeunes générations sont les héritiers, pour ensemble, l'assumer et la dépasser. Il nous redit l'importance de venir ici sans juger, en acceptant de perdre ses privilèges, en acceptant des conditions de vie qui ne sont pas les nôtres, bien que malgré tout, nous conservions toujours le privilège d'une liberté que les jeunes Algériens n'ont pas, celle de pouvoir voyager et de sortir de notre pays.

Peut-être avons-nous quelque chose à racheter ? Nous n'avons pas connu la colonisation mais, héritiers nous aussi de l'histoire, nous avons à renouer un fil qui a été rompu. Il est donc important de connaître l'histoire lorsqu'on vient ici. Il est nécessaire d'être dans un rapport d'égalité et dans une attitude de grand respect vis-à-vis des citoyens d'un pays indépendant depuis maintenant plus de 50 ans.

15/11/17 - Prière pour la Paix à N.D. d'Afrique

Nous nous sommes retrouvés à une trentaine pour une messe pour la paix, présidée par Mgr Teissier. Celui-ci avait préparé une prière pour la paix qui a été transmise au recteur de N.D. de La Garde, Olivier Spinoza, pour que celle-ci soit dite aussi à Marseille en union avec l'Algérie. Dans son homélie et au cours de la célébration, Mgr Teissier a eu des mots justes, porteurs de paix. Il a évoqué la messe d'enterrement des moines et de Mgr Duval dont les dépouilles avaient été là, à deux pas de nous, devant l'autel. Mgr Duval est enterré dans une abside latérale qui comporte 19 plaques murales évoquant les 19 martyrs chrétiens. Dans l'autre abside, qui lui fait face, des peintures murales évoquent la vie de Saint Augustin. En haut du chœur, une mosaïque représente Mgr Lavigerie, Charles de Foucault et Christian de Chergé, et la célèbre invocation : « N.D. d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans ». Parmi les ex-voto, nous en avons trouvé un de Maurice Borrmans, Père Blanc décédé fin décembre 2017.

Prière pour la Paix à Notre Dame d'Afrique

Depuis cette basilique Notre Dame d'Afrique, Seigneur, nous, chrétiens de la Méditerranée, - du Nord et du sud de la Méditerranée, - nous te présentons, par l'intercession de Marie, cette prière pour la Paix en Méditerranée, particulièrement en Palestine et à Jérusalem, ville de la Paix.

Depuis cette basilique, construite à l'initiative de chrétiennes venues de Notre Dame de Fourvière, Seigneur, en communion avec ceux qui prient avec nous en ce moment à Notre Dame de la Garde, nous te présentons notre prière pour la Paix, très particulièrement portée par l'intercession de Marie.

Depuis cette basilique, principalement fréquentée par nos frères et sœurs musulmans, nous, descendance spirituelle d'Abraham, nous te présentons notre prière pour que, tous, nous sachions vivre la paix avec nos frères et sœurs de l'Islam et du judaïsme.

Depuis cette basilique édifée au-dessus de la mer, avec une intention particulière de prière pour les personnes soumises aux dangers de la navigation, nous te prions, particulièrement, pour tous ceux qui, aujourd'hui, cherchent à traverser la Méditerranée afin de trouver, sur l'autre rive, les chances d'une vie plus digne.

Depuis cette basilique, sur cette terre d'Algérie qui a connu à bien des reprises, les violences de la guerre, nous te présentons notre prière pour la paix, à l'intention de toutes les victimes de la violence, en mentionnant aussi, particulièrement, tous ceux qui se mobilisent pour leur venir en aide.

Depuis cette basilique, d'où sont partis tant de missionnaires, hommes et femmes, pour donner leur vie en Afrique et où furent accueillis les corps de beaucoup de nos martyrs, dont les moines de Tibhirine, nous t'offrons la vie de nos frères et soeurs missionnaires et de tous ceux qui font offrande de leur vie.

À la fin de la célébration, Mgr Teissier montre à l'assistance la médaille de N.D. de la Garde en disant que la même prière pour la paix est portée à Marseille. À la fin de la messe, une religieuse nous dit spontanément avoir été présente au monastère de Tibhirine la nuit de l'enlèvement des moines...Elle avait besoin de le dire, la souffrance est encore bien présente. Nous terminons la soirée, invités à dîner par les sœurs franciscaines missionnaires de Marie dont la maison jouxte N.D. d'Afrique.



16/11/17 – Rencontre avec le Père Cesare, directeur de CARITAS Algérie

Caritas Algérie

Caritas est présent en Europe : en Espagne, en Allemagne, en Italie, en France. Au Maghreb : au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Au Sahel : au Sénégal, en Mauritanie, au Niger, au Cameroun.

Le Père Cesare est le délégué pour le Maghreb, y compris la Mauritanie et l'Égypte.

Le Père Cesare est en train de préparer la première journée nationale de CARITAS Algérie avec les quatre Caritas diocésaines (Alger, Oran, Constantine et le Sahara). Une réorganisation a eu lieu avec une Caritas par diocèse et avec l'idée de faire un moment de rendez-vous national tous les ans, ce qui représente entre 100 et 150 personnes.

Action auprès des migrants

Caritas travaille en coordination avec les autres pays de la grande région d'Afrique, membres de la Confédération : de la Mauritanie jusqu'à l'Iran, y compris Djibouti. Le Yémen, la Libye sont des zones actuellement déstabilisées mais avec une présence Caritas. Pour la petite histoire, à l'époque de Khadafi, il y avait un bureau en Libye avec un responsable philippin.

Caritas maintient des liens aux niveaux national et international avec les bailleurs de fonds. Son rôle est de transmettre les projets aux bailleurs, mais tous les projets restent dirigés au niveau local, c'est-à-dire au niveau diocésain. Ainsi, le directeur de Caritas Alger ne sort pas des frontières de la Wilaya (préfecture).

Caritas participe aux grandes conférences institutionnelles, comme la très récente journée du HCR (Haut Commissariat aux Réfugiés) du 15 novembre.

Il y a peu de temps, un bureau des Nations Unies s'est installé à Alger. Mais la définition du migrant par l'ONU pose problème car basée sur la carte de 1950.

C'est le HCR qui délivre, après enquête, un papier qui indique l'état de migrant. Tout individu est réfugié au moment même où il quitte son pays mais il n'est pas reconnu comme tel en l'absence de papier. Pour obtenir le statut de réfugié, il faut que la personne déclare son état et qu'elle obtienne un papier de demandeur d'asile. Si sa situation est reconnue comme valable, il peut obtenir un statut de réfugié mais les délais sont très longs, en moyenne 18 mois à 2 ans. On a même vu une personne l'obtenir au bout de 8 ans. On compte environ 250 personnes possédant le statut de réfugié reconnu comme tel par le HCR, mais il y en a beaucoup plus qui ne le sont pas.

En France, il existe une législation qui encadre (gérée par l'OFPRA) les demandes de réfugiés. En Algérie, il n'y a pas d'encadrement juridique. Les demandes sont donc gérées par le HCR selon ses propres critères qui ne sont pas forcément reconnus par le pays. Concrètement, la délivrance du statut est toujours faite en accord avec le gouvernement local. Mais pour la société civile, à la différence du HCR et de ses critères, le réfugié est d'abord une personne qui se déplace.

En 2013 a été créée une plateforme d'ONG pour l'accueil des migrants, sans distinction. Il s'agissait d'une plateforme interrégionale avec l'Afrique Noire (Sénégal, Niger, Cameroun), le Maghreb, plus l'Égypte et la Mauritanie ainsi que l'Europe, pour la coordination des efforts.

Autrefois, deux grandes autoroutes migratoires passaient par la Libye et l'Algérie, via Tamanrasset qui est une plaque tournante. Aujourd'hui, compte tenu de la situation anarchique en Libye, c'est l'Algérie qui draine l'essentiel des migrants.

Il n'y a pas de centres de rétention mais il y avait un lieu organisé, fermé depuis deux ans. Il s'agissait d'un camp de 200 à 300 personnes avec eau et électricité. C'était devenu un lieu de trafics en tous genres : drogues, passages... accepté par la population qui fermait les yeux, d'où sa fermeture. Il y a régulièrement des expulsions, comme par exemple celles de faux maliens avec des faux papiers.

Le responsable du Croissant Rouge, avec qui Caritas maintient des liens institutionnels et entretient des collaborations ponctuelles, telle une collaboration depuis trois ans avec la revue Hayat, a accepté de participer à la journée nationale du 15 novembre.

Une réflexion est en cours avec les évêques pour faire évoluer la revue Hayat¹².

Caritas développe des actions différenciées, adaptées aux situations, sur Alger, Oran et Tindouf par rapport au camp de réfugiés sahraouis.

Quelques actions de Caritas :

- Création d'un centre pour les femmes à Oran ;
- À Alger : mise en place d'une crèche ; accompagnement dans la reprise d'une activité qui met les migrants en lien avec les Algériens ; médiation avec le pays pour une meilleure insertion.

À ce sujet, on peut citer quelques médiations des plus intéressantes :

- Dans des hôpitaux, des étudiants en fin de parcours prennent en charge des migrants et leur assurent médicaments et soins gratuits ; demandes de formation auprès de Caritas pour parler avec les migrants ;
- La question de la langue se pose et est un problème dans des endroits institutionnalisés. Les personnes originaires de la Brousse connaissent au moins trois langues et finalement arrivent tant bien que mal à se débrouiller. Mais le vrai problème se pose lorsqu'on veut scolariser les enfants, si, par exemple, l'enseignant est arabophone. Pour les démarches difficiles, il faut avoir recours à un interprète, comme, à Ghardaïa, un Père Blanc.

Enfin, concernant la question de la pratique des chrétiens, les messes sont toujours célébrées dans des lieux reconnus et pas ailleurs. On ne peut pas faire n'importe quoi. La Loi n'admet pas l'ignorance... de la Loi.

¹² Pour plus d'informations, voir les Actes de l'Université d'Hiver « Paroles d'Algérie », p.149-153

15/11/17 – Centre interdiocésain des Glycines

« Sur Alger fut aussi ouvert le Centre interdiocésain des Glycines dans lequel furent regroupés des ouvrages venant de plusieurs bibliothèques. Un fonds important – de plus de 50 000 ouvrages – dont une bonne partie sur la culture, la civilisation, l’histoire de l’Algérie, fut ainsi constitué. Il permit au Centre des Glycines d’avoir un rayonnement certain dans le milieu culturel algérois et bien au-delà. Mgr Henri Teissier, Mgr Pierre Claverie et Mgr Alphonse Georger, l’ancien évêque d’Oran, en furent les directeurs. »¹³

Guillaume Michel, directeur du Centre depuis 8 ans, prêtre de la Mission de France, nous reçoit rapidement – à cause d’une maldonne sur le jour et l’heure du rendez-vous – et nous présente le Centre. Les Glycines connaissent aujourd’hui une renommée internationale, des chercheurs viennent du monde entier pour consulter ce fonds exceptionnel et unique, par la richesse et l’ancienneté de ses documents, sur l’Algérie, le Maghreb et l’islam. Il reçoit pour l’essentiel des chercheurs et des doctorants.

À titre d’exemple, l’exposition du Mucem « Made in Algeria » à Marseille avait exposé une carte ancienne empruntée aux Glycines.

Quelques chambres dans un bâtiment annexe permettent de loger les chercheurs de passage.

Comme évoqué avec Mgr Teissier, le Centre des Glycines est encore un apport de l’Église à l’Algérie.



¹³ Bernard Janicot, *Prêtre en Algérie*, Ibid, p. 103 et 104.

III – Quelques points à retenir

Les pages qui suivent reprennent en résumé l'essentiel des informations recueillies par la mission sur la présence chrétienne en Algérie et sur la situation socio-économique et politique. Elles complètent les interventions publiées dans les Actes de l'Université d'hiver « Paroles d'Algérie » de novembre 2016 à Marseille.

I – Regard sur la présence chrétienne dans la société algérienne

Le rayonnement de lieux chrétiens

Le cardinal Duval a voulu, en 1962, faire de l'Église d'Algérie, une Église dans la société. Cette intuition et ce vœu se sont concrétisés par divers engagements.

À Alger, le Centre Culturel Universitaire et le Centre des Glycines sont au service des étudiants, universitaires et chercheurs. Ils mettent à la disposition des Algériens un fonds documentaire d'importance. Le CIARA est investi dans la formation professionnelle pour faciliter l'insertion professionnelle dans le pays. La CARITAS fait un travail inestimable pour le développement de la solidarité à partir des situations des plus défavorisés et particulièrement en direction des migrants.

À Oran, le Centre de Documentation Économique et Sociale est, lui aussi, au service du monde universitaire. La paroisse et le Groupe d'Accueil des Migrants œuvrent pour l'insertion et la protection des migrants.

Ces centres et toutes ces actions représentent aujourd'hui l'engagement de l'Église dans la société algérienne, selon la volonté du cardinal Duval. Nous avons été les témoins du rayonnement de ces lieux, comme lieux de rencontres, lieux où règne un esprit d'accueil, amical et fraternel. Ils sont comme les pôles d'un aimant où l'on vient parce qu'on est accueilli, respecté et parce que l'on sait y trouver une aide précieuse, un plus dans les études. Ces lieux sont reconnus comme tels par les Algériens. Ils sont à leur service, uniquement fréquentés par des Algériens.

Nous avons pu rencontrer quelques-uns des nombreux amis qui fréquentent ces lieux. Ils témoignent par leur présence de ces liens amicaux qui se sont créés au fil du temps, ainsi que de la délicatesse et du grand respect de l'Église dans la rencontre avec les Algériens et avec les musulmans. L'Église est là pour servir, pas plus. Son engagement et son rayonnement sont en eux-mêmes témoignages de la foi chrétienne.

Des lieux chrétiens sont aussi des symboles marquants. On pense immédiatement à N.D. d'Afrique, haut-lieu chrétien à Alger, dominant une partie de la Ville, très fréquenté par les musulmans, mais aussi à la basilique N.D. de Santa Cruz à Oran, en cours de réhabilitation dont la maîtrise d'ouvrage a été déléguée à l'évêché d'Oran par le Wali, pour redonner vie à un espace qui est un lieu de mémoire partagé et porteur d'un avenir réconcilié.

Les relations avec les musulmans

Que ce soit au Centre Pierre Claverie, au CDES ou à la Grande Mosquée d'Oran, les personnes rencontrées ont toujours manifesté un islam d'ouverture, d'accueil de l'autre différent. Le terrain

était sans aucun doute favorable, travaillé depuis des années par Pierre Claverie, Bernard Janicot et bien d'autres, d'hier et d'aujourd'hui, présents ici à Oran.

Dans ce contexte particulier, nous avons eu quelques échanges, brefs, mais qui disaient le désir de rencontre. Nous avons aussi été étonnés de la présence à la messe de quelques amis musulmans, que ce soit à Oran ou à N.D. d'Alger lors de la prière pour la paix. Pourquoi étaient-ils là ? Par sympathie, par solidarité ? Pour d'autres raisons ? Nous n'en savons rien et nous nous contentons de leur présence que nous vivons comme un moment de communion, en union de prière, avec ce Dieu plus grand.

II – Quelques aspects de la situation socio-économique et politique

La situation socio- économique

Les personnes rencontrées, dans leur diversité, ne nous ont pas caché leur inquiétude et le risque réel d'explosion sociale en raison du manque de travail, des difficultés de la vie, - une vie que certains qualifient même d'invivable -, des frustrations d'une jeunesse que l'on n'écoute pas, à qui le pays n'offre pas d'horizon, et qui se trouve souvent en rupture avec la société.

Pourtant, la vie est là. Le mouvement associatif est particulièrement développé, que ce soit à travers des associations déclarées ou des associations informelles. La situation des femmes s'est considérablement améliorée. Majoritaires dans l'Université, elles investissent massivement le domaine politique, le secteur administratif, le monde de la santé et de l'éducation.

Les Algériens en majorité n'attendent pas grand-chose de l'État et du gouvernement aux mains du FLN et de ses alliés, mais paradoxalement, ils attendent beaucoup des institutions locales. On voit émerger autour du pouvoir des « oligarques » qui mettent la main sur l'économie au service de leurs intérêts personnels. Les politiques publiques ne s'intéressent pas aux besoins de la population. À côté de cela, il se développe tout une économie parallèle, informelle, qui compterait, s'il on en croit certains économistes, pour 60% du PIB.

La rente pétrolière est en chute par l'effet conjugué de la baisse de la production et de la hausse de la consommation du pays, entraînant une réduction des exportations. Les réserves de gaz sont estimées à 60 ans, mais les réserves de pétrole ne sont plus que de 20 ans. En l'absence d'une politique volontariste et incitative en direction des énergies renouvelables, l'avenir n'est pas assuré. Malgré une situation environnementale déjà catastrophique, du fait de la production anarchique du pétrole, les projets d'extraction du gaz de schiste pourtant officiellement abandonnés, pourraient très bien ressurgir. L'avenir énergétique du pays inquiète.

La situation politique

Nos interlocuteurs nous ont tous avoué être incapables de savoir ce qui se prépare et quelle sera la suite de la période Bouteflika. Quant à la possibilité d'un retour de l'islam politique, de l'avis général, il n'y a pas de risque : les Algériens se souviennent de leurs 200 000 morts des « années noires » et le pouvoir fait la chasse aux salafistes. Néanmoins, il convient d'être vigilant face à certaines dérives. La prise en main du pouvoir par l'Armée ne semble pas non plus une hypothèse à retenir, les cadres d'aujourd'hui, bien formés, ne sont plus ceux d'hier. Comme dit précédemment, ceux qui détiennent des intérêts financiers et qui ont déjà une influence, peuvent peser.

La Loi de finances de 2018 est la plus austère depuis l'indépendance du pays en raison de la diminution des recettes engendrées par l'exploitation des hydrocarbures. Il n'y a plus d'argent pour acheter la paix sociale. L'État ne peut plus créer d'emplois. Pour l'une des personnes rencontrées, le changement ne pourra venir que de la rue, c'est-à-dire non politique, au prix d'une explosion sociale.

Le pays semble à la veille de graves difficultés.

Les journaux

La presse indépendante est dans une situation difficile, malgré le nombre de ses lecteurs. Le responsable du journal *Liberté* que nous avons rencontré, l'un des principaux quotidiens avec *El Watan*, déplore que les recettes publicitaires officielles d'État ne soient attribuées qu'aux amis de l'État, privant *Liberté*, - comme d'autres journaux -, d'une ressource représentant autrefois à peu près 60% des recettes du journal. Le journal *Liberté* a été créé en 1992, à un moment où la presse privée représentait, en 1990, 426 journaux-magazines. Aujourd'hui, plus de la moitié ont disparu et ce n'est pas fini. Malgré tout, le journal, fort de ses 200 collaborateurs, essaie de se maintenir n'ayant pas d'autre choix que d'augmenter le prix de vente et de développer son site web. Pourtant, et c'est heureux, le nombre de ses lecteurs n'a pas baissé.

On peut parler aujourd'hui de la liberté de la presse indépendante dans la mesure où la censure a disparu, mais à quel prix cette liberté peut-elle continuer à exister en l'absence de soutien de l'État ? Le traitement inégal par l'État de la presse écrite, comme de l'édition, est dicté par des intérêts financiers et par des positions politiques qui cherchent à affaiblir l'information indépendante.

L'édition

Les écrivains sont nombreux et de talents, pourtant il est difficile de publier par manque de distributeurs et de librairies. L'octroi du fonds d'aide à la publication, malheureusement, lorsqu'on peut en bénéficier, est lié à l'obligation d'éditer auprès de l'une des deux grandes maisons. Comme pour la presse, certains sont favorisés. Les petites maisons d'édition, telle El Ibriz, ont beaucoup de mal à publier. En général, il faut préfinancer la publication sur fonds propres, - voire même préfinancer du stock de papier pour être capable d'imprimer.

Kamel Daoud nous disait que l'économie du livre n'existe pas en Algérie, qu'on ne pouvait pas en vivre. De grands auteurs comme lui ou comme Maïssa Bey sont publiés aussi en France, chez Actes Sud ou aux Éditions de l'Aube.

Paradoxalement, alors qu'il n'y a pas de véritable politique culturelle et que l'édition a du mal à vivre, tous les ans, le Salon du Livre d'Alger est un véritable événement qui reçoit plus d'un million de visiteurs.